Psalms, Proverbs, Ecclesiastes, Ecclesiasticus, the Wisdom of Solomon, Job, Joel, Daniel, and the Song of Songs.

In addition to some of the translational matters which should be improved, it is to be hoped that future editions will correct the numerous errors in verse numbering. This is perhaps not so very important to the average reader, but it does present difficulties for the reader who may wish to compare other translations. In Acts 1: 24 ff., for example, verse 25 is included in what is numbered as verse 24; what is actually verse 26 is numbered 25, and no verse number 26 is found at all. There are also a number of typographical errors that need to be corrected.

The minor faults which have been pointed out and others which are apparent, should not blind us to the excellence of the translations as a whole. These translations in simple French make the message of God's Word available to a host of readers for whom the Bible would otherwise be a closed book. The translator ought to be congratulated for his skill in expressing the rich variety of the Biblical message in simple and direct language. His willingness to abandon the structural forms in which the message was originally conveyed in order to preserve that message and convey it to the modern reader ought to be emulated by translators in many languages.

JAN DE WAARD

UN MANUEL DE TRADUCTION ORALE POUR LE PAYS BAMILÉKÉ

Dr Jan Voorhoeve and now Dr Jan de Waard have been working for some time on the problems of oral translation in West Africa and The Bible Translator *has been hoping to present some of their findings. This article selects certain examples and many readers could add further instances. Ed.*

A. Geographie physique et humaine

Le pays Bamiléké est situé dans le Cameroun de l'Est de 10° à 10°30 E.Gr. et de 4°45 à 5°45 lat. Nord. C'est un vaste quadrilatère de hauts plateaux ondulés, tantôt cultivés et verdoyants, tantôt incultes et dénudés.

D'après les chiffres de 1949 sa population totale dépassait déjà 415.000 habitants tandis que quant à la densité la subdivision administrative de Bafoussam montrait déjà un chiffre tout à fait exceptionnel pour l'Afrique: 87,2 au km².[1] Les recensements les plus récents nous donnent un chiffre de 502.932 habitants, les grands centres urbains et la grande masse d'émigrés non comptés. Vu que le chiffre des Bamiléké émigrés dépasse souvent celui

[1] I. Dugast: 'Inventaire ethnique du Sud-Cameroun', IFAN, Série: populations, No. 1, 1949, pp. 113–123.

de la population autochtone de leur nouveau habitat il faut compter avec une population totale Bamiléké de plus de 550.000.[1]

B. Situation linguistique

La diversité linguistique du pays est clairement montrée par l'existence de 19 différents dialectes dont le plus important est celui de Dschang avec 85.716 parleurs et dont le plus insignifiant est celui de Bamenkoumbit (un quartier de Bagam) parlé seulement par 80 personnes. Il y a toute une gamme entre ces deux extrêmes, les dialectes les plus parlés après celui de Dschang étant respectivement ceux de Bandjoun (59.726), de Bansoa (55.649), de Bangang (52.880), de Bafang (le 'Fe'fe' ': 52.270) et de Bangangté (44.391).

Mais quel est le degré de la compréhension mutuelle entre ces différents dialectes? Ou, autrement dit, quel est le pourcentage de déviations entre eux? Lequel de ces dialectes possède un maximum de possibilités pour servir éventuellement comme langue commune pour tout le pays? C'est pour répondre à ces questions fondamentales que le Dr Jan Voorhoeve a réalisé une enquête linguistique au pays Bamiléké vers la fin de 1962 et ce sont ses résultats que nous utilisons.[2] Voici quelques-unes de ses conclusions: 'En comparant les 100 mots (c'est-à-dire: les 100 mots-clés du questionnaire) dans deux dialectes différents et en prenant le nombre de mots formés sur une autre racine comme index de déviation entre les deux dialectes, on trouve par ce procédé entre 6 et 35% de déviations entre différents dialectes Bamiléké'.[3] Or, pour signaler de nouveau les deux extrêmes, en comparaison avec les autres dialectes le dialecte de Fotouni nous montre le pourcentage le plus bas de déviations et celui de Bati le pourcentage le plus élevé. Finalement, en mettant en relation le nombre de parleurs et le pourcentage de déviations selon une formule statistique, il arrive à mesurer les chances d'un dialecte de devenir langue véhiculaire. C'est le Dschang qui a les meilleures chances, suivi respectivement par le Bandjoun, le Bansoa, le Fe'fe', le Bangang et le Bangangté.

La question qui se pose maintenant est si cette diversité linguistique pourrait être transformée en une unité linguistique. Mais avant qu'une telle unité puisse être réalisée, elle doit obligatoirement être considérée comme idéal politico-social. Et nous sommes encore loin de cette situation 'idéale'! C'est, au contraire, plutôt la diversité linguistique qui figure comme norme. Or, comme Hurault l'a prouvé dans son ouvrage fondamental sur les Bamiléké, la société Bamiléké repose entièrement sur le chef. 'La poussière de petits lignages agglomérés sur le territoire d'une chefferie n'ont d'autres

1 Tous les chiffres ne sont pas exactement connus. Déjà en 1954 il y avait 24.000 Bamiléké dans la subdivision administrative de Nkongsamba tandis qu'au recensement de 1956 le nombre des Bamiléké à Douala s'élevait à 29.635. Données empruntées au Dr Jan Voorhoeve dans son rapport 'La situation linguistique au pays Bamiléké', sous no. 1533 dans les archives de la Société Biblique Cameroun Gabon à Yaoundé.

2 Le questionnaire se compose d'une feuille d'instructions, d'une feuille qui demande des renseignements généraux et d'une liste de 100 mots à remplir. Questionnaire et rapport définitif sur stencil se trouvent tous deux dans les archives de la SBCG respectivement sous les numéros 1564 et 64 EE 1. Voir également: Paul D. Fueter et Jan Voorhoeve: 'Communiquer l'évangile au pays Bamiléké' dans 'Le monde non chrétien' 68,1963, pp. 242–252.

3 Art. cit., p. 246.

liens religieux que ceux qui les unissent à la personne du chef, détenteur d'un pouvoir d'essence suprahumaine'.[1] Et c'est la propre langue qui est symbole de l'indépendance du chef et de sa chefferie. 'Toute ressemblance linguistique qui ne peut pas être expliquée par des raisons historiques de caractère paisible, est interpretée dans des termes impérialistes comme une transgression d'un chef au terrain d'un autre.'[2]

Reste à savoir s'il y a une possibilité de construire une orthographe unie Bamiléké qui reflèterait toute la diversité régionale de prononciation. Même ici un certain scepticisme n'est pas dénué de fondement. Un regard sur le tableau de déviations de l'enquête linguistique nous apprend déjà qu'avec un maximum de 10% de déviations admis pour unifier les dialectes d'une telle façon, il n'y a qu'une famille de deux et une famille de trois dialectes qui pourraient s'unir. Le reste considérable de 14 dialectes n'entre même pas dans la discussion. Pour ne pas encore parler des obstacles pratiques présentés entre autres par l'enseignement d'une telle orthographe plus ou moins artificielle.[3]

C. La traduction ecrite

Il y a 10 ans l'église Bamiléké avait demandé à la SBN de réaliser une traduction du Nouveau Testament en 'Bamiléké', c'est-à-dire dans le dialecte de Bangangté, choisi par l'église comme langue ecclésiastique officielle qui serait acceptée par tous. Déjà pendant la réalisation de ce projet il apparut que les Bandjoun n'accepteraient pas ce choix linguistique, raison pour laquelle l'église leur a accordé finalement d'utiliser le Bandjoun dans les limites de leur propre région. Mais en dépit de cette diernère restriction le Bandjoun est effectivement utilisé bien en dehors de ces limites. Autrement dit, la politique linguistique de l'église a évidemment échoué. Le résultat en est que l'on possède maintenant une traduction de tout le NT qui visait originellement plus de 500.000 personnes, mais dont la portée actuelle est limitée à un dixième de ce nombre. En outre l'évangile de Marc a déjà été publié en Bandjoun.[4]

Vu la situation linguistique décrite ci-dessus cet échec d'une politique ecclésiastique n'est certainement pas surprenant. Le Bangangté était manifeste-

[1] J. Hurault: 'La structure sociale des Bamiléké', Paris—La Haye, 1962, p. 127.

[2] 'La situation linguistique au pays Bamiléké', p. 3.

[3] Malgré ce scepticisme il faut quand-même noter la constitution d'un comité mixte gouvernement-UNESCO dans l'année en cours envisageant la réalisation d'une telle orthographe unie. Un autre comité d'un même caractère avait déjà établi une orthographe unie pour le Foulfouldé en 1966.

[4] 'Kàn Nswe', Nouveau Testament en langue Bamiléké, Edition de la SBCG, Yaoundé, 1967. Cette traduction a été préparée par le pasteur Mikolasek et l'évangéliste Houndja Lazare et elle se base entièrement sur le grec. S'il est vrai que la vente des traductions en vernaculaire est une indication de la direction du développement futur, il faut, malgré l'échec de la politique linguistique de l'église, quand-même noter le succès énorme de la première vente. Tout le premier stock de 4000 exemplaires s'est vendu en quelques jours. La vente était surtout éclatante dans les grands centres urbains de Douala et Yaoundé. Un sondage nous apprend que là le sentiment d'être Bamiléké domine sur le sentiment d'appartenir à une chefferie spéciale. Cette attitude des gens de la ville l'emportera-t-elle sur celle des campagnards? 'Ntem-Nwènyenwènye yie Marko là ve a', Evangile selon Marc en Bandjoun et Français, Edition de la SBCG, Yaoundé, 1964. Traduction faite par le pasteur Nwambo et restant surtout fidèle à la langue et culture Bamiléké. Cette traduction a certainement beaucoup de mérites pour ce qui concerne l'oeuvre de l'évangélisation.

ment un mauvais choix. Cela ne veut pas dire que les mêmes difficultés ne se seraient pas produites au cas ou l'église avait choisi un des autres dialectes comme langue officielle. Cela ne veut pas dire non plus que le Dschang ou le Bandjoun formerait maintenant une alternative. Il est également évident que la préparation des traductions dans tous les 19 dialectes Bamiléké n'est qu'une chose inimaginable. Abstraction faite des ressources nécessaires pour la réalisation d'un tel projet 'nous ne sommes pas ici pour édifier des monuments à la gloire des villages ou des différents dialectes, mais bien pour communiquer un message'.[1] C'est exactement là que la traduction orale se présente comme la seule autre solution de ce problème assez difficile.

D. La traduction orale

En effet, la traduction orale n'est pas une nouveauté, mais plutôt la pratique usuelle de l'église. Chaque dimanche les pasteurs et les évangélistes sont chargés de la traduction orale et spontanée des textes religieux en langue vernaculaire. Une traduction qui sera une traduction d'une traduction, car dans la plupart des cas ils prendront une version européenne comme point de départ. Cela implique aussi que ce sont eux qui sont responsables de toutes les imperfections et de toutes les fautes graves de leur propre traduction qui à leur tour empêcheront la propre compréhension de la parole de Dieu. Bien sûr, l'interprête ne peut pas réfléchir amplement sur la bonne traduction d'une conception difficile, mais il doit trouver à l'improviste les équivalents des mots comme 'grâce', 'conversion', 'péché', etc. dans une langue qui n'est pas écrite et qui réflète une culture tout à fait différente de la culture biblique. Il est aussi clair que ni la version Segond ni la version synodale suffisent comme textes de base à cette traduction orale. Nous avons premièrement besoin d'un texte français plus moderne et plus simple. Dans l'avenir la traduction en français simple qui est en train d'être réalisée par les Sociétés Bibliques pourra certainement remplir cette lacune. Deuxièmement on peut ajuster la traduction écrite Bamiléké à la traduction orale. Malgré le refus éventuel d'employer cette traduction dans le culte officiel local ça et là, il s'agit quand-même d'une traduction dans une langue qui est plus proche des autres. Cette traduction dont la lecture doit être obligatoire pour tous les ouvriers de l'église peut servir comme base de la traduction orale dans tous les 19 dialectes Bamiléké et elle peut encourager la réflexion réelle sur les concepts difficiles de la Bible. Cependant, même ces deux traductions ne comblent pas la lacune. Pour rendre compréhensible le contenu de certains mots-clés de la Bible et pour éclaircir la fonction de certaines images bibliques il nous faut un manuel pour les traducteurs. Voici, une des tâches les plus importantes de la SBCG d'aujourd'hui.

E. Le manuel

Le texte préparatoire[2] dit entre autres que 'ce manuel doit contenir la

[1] Exposé du Dr J. Voorhoeve à la réunion provinciale Bamiléké de l'Eglise Evangélique janvier 1963. Dans les archives de la SBCG.

[2] 'Préparation d'un manuel de traduction orale', sous no. 90 EE 2 dans les archives de la SBCG.

traduction de toutes les notions de base de la foi chrétienne avec une discussion du vrai sens de ces termes dans la Bible. Ce manuel sera donc partiellement un dictionnaire raisonné des termes bibliques dans les différents dialectes Bamiléké. Ce manuel doit enfin contenir des conseils linguistiques à suivre pour arriver à une fidèle traduction, et peut-être aussi l'esquisse d'une orthographe standard Bamiléké adaptable à tous les dialectes de sorte que les interprêtes puissent ajouter des notes personnelles dans leur propre langue'. Pour arriver à ce but le texte précise 'qu'il nous faut la coöpération d'un exégète, d'un théologien spécialiste dans le domaine de la liturgie, d'un linguiste et des représentants de tous les dialectes Bamiléké'. La tâche de chacun a été spécifiée comme suit: 'l'exégète doit préparer une liste de mots bibliques dont la traduction fixe est indispensable pour traduire oralement dans l'église et il doit donner aux autres des études bibliques sur chaque mot. Le théologien doit préparer un avant-projet sur les textes liturgiques dont une traduction fixe sera indispensable pour le bon fonctionnement de l'église locale. Le linguiste donne des indications sur la possibilité de trouver une orthographe standard pour les dialectes Bamiléké'.

Le début du travail au manuel était marqué par une brève étude préalable du Dr Voorhoeve sur le problème de la signification et les techniques d'analyse.[1] Ensuite le travail était réparti entre les professeurs de l'Ecole de théologie de Ndoungé (exégèse), la SBCG (difficultés de traduction, questions d'orthographe) et le Centre de Littérature Evangélique (présentation). Déjà en 1963 la première partie A-B était publiée. Depuis mon arrivée au début de 1966 j'ai pris comme exégète-linguiste également la responsabilité pour le commentaire exégétique et c'est maintenant que l'on peut saluer la publication du texte intégral en ce qui concerne la partie allant de A à I.[2]

La liste des mots à traiter était vraiment 'provisoire' et nous avons estimé nécessaire d'en rayer quelques-uns et d'y ajouter d'autres. Néanmoins le texte actuel n'est pas définitif et les collaborateurs ont été priés d'envoyer tous leur commentaires afin qu'on en tienne compte pour l'édition définitive. Nous nous proposons également d'organiser partout au pays Bamiléké des retraites pendant lesquelles une instruction supplémentaire pourra être donnée aux pasteurs et aux évangélistes, ainsi qu'une explication de l'arrière plan et du mode d'emploi de ce manuel.

Pour une meilleure compréhension de ce manuel qui a un intérêt dépassant largement les limites du pays Bamiléké,[3] le traitement de deux vocables servira d'illustration.

Concevoir

Figure comme traduction française d'un certain nombre d'expressions grecques: 'en gastri echein' (porter dans le ventre): Matth. 1. 18, 23; 24. 19; Marc 13. 17; Luc 21. 23; 1 Thes. 5. 3; Apoc. 12. 2; 'koitèn echein ex henos'

[1] 'L'analyse de la signification', Bangangté, 1963 (dans les archives de la SBCG).

[2] 'Manuel de Traduction Orale', SBCG, Yaoundé, 1967, pp. 1–61. Edition sur stencil; tirage: 300 exemplaires.

[3] Le 'Manuel' a été déjà introduit par exemple par le Dr W. D. Reyburn à une conférence de traducteurs dans l'Afrique de l'Est en 1963.

(avoir le sperme d'un homme): Rom. 9. 10; 'sullambano' (devenir enceinte): Luc 1. 24, 31, 36; 2. 21 et Jacq. 1. 15; 'to èn autèi gennèthen' (ce qui a été engendré en elle): Matth. 1. 20. En langue il existe deux équivalents: *'jùme'* et *'léle'* (devenir enceinte, être enceinte) qui ne semblent pas être des synonymes. Le traducteur ne doit utiliser le mot *'léle'* que pour indiquer une petite période au commencement de la grossesse qui va de 1 à 2 mois, où en dehors de la visite médicale l'on connait qu'une femme a conçu par symptomes. A partir du moment où le corps de celle qui a conçu se développe et soit manifeste aux autres, le mot *'léle'* perd sa valeur. Il paraît que le mot *'léle'* exprime un certain doute et une certaine pudeur. Pour ces raisons il faut traduire en général par *'jùme'*, mais il y a deux textes où la traduction *'léle'* est quand-même à considérer. Matth. 1. 20 parle du message de l'ange qui proclame à Joseph que l'enfant que Marie a conçu vient de l'Esprit-Saint. D'un côté la grossesse n'est pas douteuse vu la révélation divine et cela exigerait une traduction *'jùme'*, mais de l'autre côté le récit est tellement plein d'une pudeur de Joseph que le choix du verbe *'léle'* serait justifié. Luc 2. 21 parle de deux faits historiquement bien séparés: la circoncision de Jésus le huitième jour et l'imposition du nom réalisée déjà avant qu'il fut conçu dans le sein de sa mère. Quand on procède de l'existence de Jésus il faut utiliser la traduction *'jùme'* pour la deuxième partie du verset, mais quand on procède de la situation avant la conception en considérant que l'état de *'léle'* précède toujours celui de *'jùme'* la traduction *'léle'* n'est pas inadmissible.

Créateur

Est l'équivalent de la forme grecque 'ktisas' dans Matth. 19. 4; Rom. 1. 25; Eph. 3. 9 et du nom grec 'ktistès' dans 1 Pierre 4. 19. Ces formes grecques sont employées dans la littérature du Nouveau Testament dans un sens absolu et elles n'envisagent Dieu qu'en tant que créateur.

Les difficultés de la traduction dans les langues Bamiléké sont partout presque insurmontables. La traduction actuelle a choisi le vocable *'Mbommèn'* (celui qui a créé l'être humain) pour Matth. 19. 4 et 1 Pierre 4. 19, tandis que pour Rom. 1. 25 et Eph. 3. 9 elle a préféré l'expression *'Nsi nganàpte'* (Dieu qui a créé). Il y a jusqu'à un certain point synonymie entre les deux verbes *'pome'* et *'nàpte'* vu que les deux expriment l'action de 'créer'. Il faut cependant noter que 'créer' semble être le premier sens de *'pome'* suivi par les sens subordonnés de 'modeler', 'fabriquer' tandis que 'créer' semble figurer comme le dernier sens de *'nàpte'*, précédé par les significations 'réparer', 'faire', 'préparer'. Excepté l'étymologie il y a quand-même beaucoup d'incertitudes et beaucoup de questions. Selon certaines de nos informations *'Mbom'* serait dans l'ancienne religion ancestrale Bamiléké le nom propre et exclusif de *'Nsi'* (Dieu), du Dieu incréé. Il paraît que *'Mbom'* peut être observé sous trois aspects différents; d'abord il est *'Mbom'* tout court c'est-à-dire le créateur de l'univers, ensuite il est aussi dans un sens plus spécifique *'Mbommèn'*, le créateur de la race humaine et finalement il y a des indications qui montrent l'existence d'un *'Mbom'* personnel, peut-être à considérer comme une parcelle divine attachée à l'être humain. Il y a des expressions comme *'Mbom àm pèn nswèn àm'* (mon *'Mbom'* m'a vendu) qui semblent

indiquer que le '*Mbom*' personnel est plus ou moins identique au destin personnel. Mais ces informations sont difficiles à contrôler, premièrement parce que les gens qui ont encore une connaissance profonde de l'ancienne religion ne sont pas très nombreux et deuxièmement parce que une bonne partie des gens qui ont pratiqué l'ancienne religion ou qui la pratiquent encore semble l'avoir fair ou semble le faire d'une façon irréfléchie.

Quoi qu'il en soit, s'il est vrai que '*Mbom*' représente le nom propre de Dieu (*Nsi*) il faut éviter l'usage de ce nom partout dans la traduction parce que le grec n'utilise pas un nom propre. Or il faut lire partout '*Nsi nganàpte*'. Dans ce cas il reste seulement la possibilité de discuter l'usage de ce terme en ce qui concerne la traduction du nom propre 'Jahwé' dans l'Ancien Testament. D'autre part, si '*Mbom*' ne représente pas le nom propre de Dieu mais seulement un aspect de '*Nsi*', celui d'être le créateur, il n'y a pas d'objections contre l'usage.

Comme il paraît que l'emploi du mot '*Mbom*' envisage plutôt la création de la race humaine que celle de l'univers, on peut employer '*Mbommèn*' pour Matth. 19. 4 et 1 Pierre 4. 19 tandis que là ou l'on parle du créateur vis-à-vis de toute sa création, l'expression '*Nsi nganàpte*' est plus préférable (Rom. 1. 25 et Eph. 3. 9). Certainement pour Rom. 1. 25 il y a des raisons intrinsèques pour garder la leçon actuelle. Là le grec possède un jeu de mots entre 'ktisis' (création) et 'ktisas' (créateur), un jeu de mots que l'on peut seulement rendre en langue par l'emploi de l'expression '*nganàpte*' pour 'créateur'.

A. Physical and Human geography

The country of Bamiléké is situated in East Cameroun, between 10° and 10° 30 east of Greenwich, and between 4° 45 and 5° 45 latitude North. It is a vast quadrilateral of high undulating plateaux, in places cultivated and green, and elsewhere uncultivated and bare.

According to the 1949 figures, its total population had then already passed the 415,000 mark, whilst, for density of population, the administrative subdivision of Bafoussam showed a quite exceptional figure for Africa: viz. 87.2 per square kilometre.[1] The most recent censuses give us a figure of 502,932 inhabitants, not counting the large urban centres or the great number of emigrants. Since the number of Bamiléké emigrants often exceeds that of the indigenous population, the total population of Bamiléké must be estimated at over 550,000.[2]

[1] I. Dugast: 'Inventaire ethnique du Sud-Cameroun', IFAN, Series: populations, No. 1, 1949, pp. 113–123.

[2] All the figures are not known exactly. By 1954 there were 24,000 Bamilékés in the administrative subdivision of Nkongsamba, whilst at the reassessment of 1956 the number of Bamilékés at Douala had risen to 29,635. Figures taken from Dr Jan Voorhoeve's report, 'La situation linguistique au pays Bamiléké'—No. 1533 in the archives of the S.B.C.G. (la Société Biblique Cameroun Gabon) at Yaoundé.

B. The linguistic situation

The linguistic diversity of the country is clearly shown by the existence of 19 different dialects, of which the most important is that of Dschang spoken by 85,716 people, and of which the least significant is that of Bamenkuombit (a district of Bagam) spoken by only 80 people. Numbers vary widely between these two extremes, the dialects most used after that of Dschang being, respectively, Bandjoun (59,726), Bansoa (55,649), Bangang (52,880), Bafang (= Fe'fe': 52,270), and Bangangté (44,391).

But what is the degree of mutual understanding between these different dialects? In other words, what is the percentage of deviation amongst them? Which of these dialects possesses a maximum of possibilities to serve eventually as the common language (lingua franca) for the whole country? To find an answer to these fundamental questions, Dr Jan Voorhoeve carried out a linguistic survey of the country of Bamiléké towards the end of 1962 and it is his findings that we are using.[1] Here are some of his conclusions: 'By comparing the one hundred words (i.e. the 100 key-words of the questionnaire) in two different dialects, and taking the number of words formed on a different root as the index of deviation between the two dialects, we find between 6 per cent and 35 per cent of deviations between the different dialects of Bamiléké.[2] But to underline the two extremes again, in comparison with the other dialects, that of Fotouni reveals the lowest percentage of deviation and that of Bati the highest. Finally, by relating the number of speakers to the percentage of deviation, according to a statistical formula, he contrived to measure the chances of one dialect becoming the vehicular language. Dschang has the best chance, followed by Bandjoun, Bansoa, Fe'fe', Bangang, and Bangangté, in that order.

The question which must now be asked is whether this linguistic diversity could be transformed into a linguistic unity. Before such a unity can be realized it must first be considered as a politico-social ideal. And we are still far away from this 'ideal' situation! On the contrary, it is rather the linguistic diversity that features as the norm. As Hurault demonstrated in his fundamental work on the people of Bamiléké, Bamiléké society depends entirely upon the chief: 'The numerous small family groups, spread thickly like dust over the territory of a chief, have no other religious ties except those that unite them to the person of the chief, custodian of a power of superhuman quality'.[3] It is the language itself that symbolizes the independence of the chief and of his territory. 'Every linguistic similarity which cannot be explained by historical reasons of a peaceful nature, is interpreted in imperialistic terms as a transgression by one chief on to the territory of another.'[4]

[1] The questionnaire consists of a sheet of instructions, a page that asks for general information and a list of 100 words to be filled in. The questionnaire and the definitive report (on stencil) are both in the archives of the S.B.C.G. numbers 1564 and 64 EE 1, respectively. See also: Paul D. Fueter and Jan Voorhoeve: 'Communiquer l'évangile au pays Bamiléké' in 'Le Monde non chrétien', 68, 1963, pp. 242–252.

[2] *Art. cit.*, p. 246.

[3] J. Hurault: 'La structure sociale des Bamiléké', Paris-La Haye, 1962, p. 127.

[4] 'La situation linguistique au pays Bamiléké', p. 3.

There remains the question of the possibility of constructing a united Bamiléké orthography which would reflect all the regional diversity of pronunciation. Even here a certain amount of scepticism is not without foundation. A glance at the table of deviations in the linguistic survey shows us right away that with a maximum of 10 per cent of deviation, allowed for uniting the dialects in such a manner, there is only one family of two and one family of three dialects which could be amalgamated. There remains the considerable number of 14 dialects which do not even enter into the discussion. And this is not to mention the practical obstacles presented, among others, by the gathering of information for such an orthography, which is more or less artificial.[1]

C. Written translation

Ten years ago the church of Bamiléké asked the N.B.S. to produce a translation of the New Testament in 'Bamiléké', i.e. in the dialect of Bangangté, chosen by the Church as the official ecclesiastical language, which would be accepted by everyone. Even whilst this project was being carried into effect, it appeared that the Bandjoun people would not accept this choice of language, for which reason the Church finally granted them permission to use Bandjoun within the limits of their own territory. But, despite this last restriction, Bandjoun is in fact used well beyond these limits. In other words, the linguistic policy of the Church has evidently failed. The result of this is that now we have a translation of the whole New Testament which was designed to reach more than 500,000 people, but of which the actual impact is limited to one tenth of that number. Furthermore, the Gospel of Mark has already been published in Bandjoun.[2]

In view of the linguistic situation described above, this failure of an ecclesiastical policy is not surprising. Bangangté was manifestly a bad choice. This is not to say that the same difficulties would not have arisen had the Church chosen one of the other dialects as the official language. Nor is it to say that Dschang or Bandjoun would now form an alternative. It is equally evident that the preparation of translation in all the 19 dialects of

[1] Despite this scepticism, one must nevertheless note the setting up of a joint Government-Unesco committee during the current year, for the purpose of bringing about just such a united orthography. Another committee, of a similar kind, established a united orthography for Foulfouldé by 1966.

[2] 'Kàn Nswe', the New Testament in Bamiléké, S.B.C.G. edition, Yaoundé, 1967. This translation was prepared by Pastor Mikolasek and evangelist Houndja Lazare and it is based entirely on the Greek. If it is true that the sale of translations in the vernacular is an indication of the direction of future development, then despite the failure of the Church's linguistic policy, the enormous success of the first sale must be taken into account. The whole of the first stock of 4,000 copies was sold out in a few days. The sale was especially good in the large urban centres of Douala and Yaoundé. Soundings tell us that in these places the feeling of being a Bamiléké predominates over that of belonging to a particular chief. The question is, will this attitude of the townspeople carry the day over that of the country dwellers? 'Ntem-Nwènyenwènye yie Marke là ve a', the Gospel of Mark in Bandjoun and French, S.B.C.G. edition, Yaoundé, 1964. Translation by pastor Nwambe, remains especially faithful to the language and culture of Bamiléké. This translation has certainly much to recommend it as far as the work of evangelization is concerned.

Bamiléké is absolutely inconceivable. Quite apart from the resources needed to carry out such a project, 'we are not here to build monuments to the glory of the different villages or of the different dialects, but rather to communicate a message'.[1] It is at precisely this point that oral translation presents itself as the only other solution to this rather difficult problem.

D. Oral translation

As a matter of fact, oral translation is no new thing, but rather the usual practice of the Church. Every Sunday pastors and evangelists are burdened with the task of the oral translation of religious texts into the vernacular—a translation which will be a translation of a translation, for in the majority of cases they will take a European version as their point of departure. This implies also that it is they who are responsible for all the imperfections and serious faults in their own translation which, in turn, impede the proper understanding of the word of God. Certainly, the interpreter cannot reflect at length on the correct translation of a difficult concept, but must find extemporarily the equivalents of words like 'grace', 'conversion', 'sin', etc., in a language which is not written and which reflects a culture completely different from that of the Bible. It is equally clear that neither the Segond nor the Synodale version will suffice as texts on which to base this oral translation. First of all, we need a more modern and simpler French text. In the future, the translation into simple French, which is in process of being completed by the Bible Societies, could certainly serve to fulfil this need. Secondly, written translation into Bamiléké can be adjusted to oral translation. Despite the fact that there may be a refusal to use this translation in official local worship here and there, there still remains the question of a translation into a language that is closer to all the others. This translation, a reading knowledge of which must be compulsory for all workers in the Church, could serve as the basis for oral translation into all 19 Bamiléké dialects, and it may encourage real thought about the difficult concepts of the Bible. Nevertheless, even these two translations do not entirely fill the gap. To make certain key-words of the Bible clear as to their content, and to clarify the function of certain Biblical images, we have need of a manual for translators. This is one of the most important tasks of the S.B.C.G. today.

E. The manual

The preparatory text[2] says, amongst other things, 'this manual must contain the translation of all the basic ideas of the Christian faith, together with a discussion of the true meaning of these terms in the Bible. This manual will be, then, in part, a dictionary explaining Biblical terms in the different Bamiléké dialects. Finally, this manual must include linguistic directions to be followed in order to arrive at a faithful translation, and perhaps also the outline of a standard orthography for Bamiléké, which may be adapted to all the dialects in such a way that the interpreters may

[1] Exposition by Dr J. Voorhoeve at the provincial reunion of the Bamiléké Evangelical Church, January, 1963. In the archives of the S.B.C.G.

[2] 'Preparation of a manual of oral translation', No. 90 EE 2 in the S.B.C.G. archives.

add personal notes in their own language'. In order to achieve this aim the text specifies that, 'we need the cooperation of an exegete, a theologian, specializing in the field of liturgy, a linguist and representatives of all the Bamiléké dialects'. The task of each one of these has been stipulated as follows: 'the exegete must prepare a list of Biblical words, the fixed translation of which is indispensable for oral translation in the Church, and he must give Biblical studies on each of the other words. The theologian must prepare a preliminary study on the liturgical texts, the fixed translation of which will be indispensable for the smooth working of the local church. The linguist will give indications as to the possibility of finding a standard orthography for the Bamiléké dialects'.

The beginning of the work on the manual was marked by a brief study, by way of a preface, by Dr Voorhoeve on the problem of meaning and the techniques of analysis.[1] Then the work was divided between the professors of the theological college of Ndoungé (who took exegesis), the S.B.C.G. (difficulties of translation and questions of orthography), and the Evangelical Literature Centre (questions of presentation). As early as 1963 the first part (A)–(B) was published. Since my arrival at the beginning of 1966 I also, as exegete and linguist, have taken responsibility for the exegetical commentary, and the publication of the integral text as far as parts (A)–(I) may now be welcomed.[2]

The list of words to be commented upon was truly 'provisional' and we have found it necessary to erase some and add others. Nevertheless, the actual text is not definitive and the collaborators have been asked to send all their comments so that they may be taken into account for the definitive edition. At the same time, we propose to organize, throughout Bamiléké, retreats during which supplementary instruction may be given to pastors and evangelists, along with the background and instructions for using this manual.

In order to give a better insight into the use of this manual, which is of interest far beyond the boundaries of Bamiléké,[3] the treatment of two words will serve as illustrations.

To conceive

This word figures as the translation of a certain number of Greek expressions: '*en gastri echein*' (to be with child) e.g. Matt. 1: 18, 23; 24: 19; Luke 21: 23; Mark 13: 17; 1 Thess. 5: 3; Rev. 12: 2. '*koitēn echein ex henos*' (to have the seed of one man): Rom. 9: 10; '*sullambano*' (to become pregnant): Luke 1: 24, 31, 36; 2: 21; Jas. 1: 15; '*to en autēi gennēthen*' (that which is conceived in her): Matt. 1: 20. In our language there are two words to translate these: '*jùme*' and '*léle*' (to *become* pregnant, and to *be* pregnant), and these do not seem to be synonymous. The translator must only use '*léle*' to indicate the brief period at the beginning of the pregnancy, lasting

[1] 'Analysis of meaning', Bangangté, 1963 (in the S.B.C.G. archives).

[2] 'Manual of oral translation', S.B.C.G., Yaoundé, 1967, pp. 1–61. Edition on stencil; consists of 300 copies.

[3] The 'Manual' had already been introduced, e.g. by Dr W. D. Reyburn at a translators' conference in East Africa in 1963.

1 or 2 months, when apart from the visit to the doctor it is known only from inner signs that she has conceived. From the moment when the body of the pregnant woman begins to develop and is evident to other people, '*léle*' loses its relevance. It appears that the word '*léle*' expresses a kind of doubt and a kind of hesitation. For these reasons, translators must use '*jùme*' in general, but there are two texts in which '*léle*' is nevertheless to be considered as a translation. Matt. 1: 20 speaks of the message of the angel who proclaims to Joseph that the child which Mary has conceived is of the Holy Spirit. From one point of view, the pregnancy is not in doubt, in view of the divine revelation, and this demands that one translate by '*jùme*', but from the other point of view the account is so full of the hesitation of Joseph that the use of '*léle*' would be justified. Luke 2: 21 speaks of two facts which are historically well separated: the circumcision of Jesus on the eighth day, and the conferring of the name already given before he was conceived in his mother's womb. If one proceeds from the existence of Jesus, '*jùme*' is the word that must be used for the second part of the verse, but if one proceeds from the situation before the conception, considering that the state of '*léle*' always precedes that of '*jùme*', the translation '*léle*' is not inadmissible.

Creator

This is the equivalent of the Greek form '*ktisas*' in Matt. 19: 4; Rom. 1: 25 Eph. 3: 9; and of the Greek noun '*ktistēs*' in 1 Pet. 4: 19. These Greek forms are used in the literature of the New Testament in an absolute sense and they envisage God only in the role of creator.

The difficulties of translation into the Bamiléké languages are in all instances almost insurmountable. The present translation chose the word '*mbommèn*' (he who created the human race) for Matt. 19: 4 and 1 Pet. 4: 19, whilst for Rom. 1: 25 and Eph. 3: 9 preference has been given to the expression '*nsi nganàpte*' (God who has created). To a certain extent the two verbs '*pome*' and '*nàpte*' are synonymous since they both express the action of creating. However, it must be noted that 'to create' seems to be the primary meaning of '*pome*' followed by the secondary meanings of 'to model', 'to manufacture', whilst 'to create' seems to figure as the secondary meaning of '*nàpte*', preceded by the meanings 'to repair', 'to make', 'to prepare'. Etymology excepted, there is, even so, a great deal of uncertainty and much to question. According to some of our sources of information, '*mbom*' in the ancient ancestral religion of Bamiléké would be the proper name exclusively of 'nsi' (God), i.e. the uncreated God. It appears that 'mbom' may be considered under three aspects: first he is simply '*Mbom*', i.e. the creator of the universe, then, in a more specific sense, he is '*Mbommèn*', the creator of the human race, and finally there are indications which reveal the existence of a personal '*Mbom*', perhaps to be considered as a divine attribute attached to the human being. There are expressions like '*Mbom àm pèn nswèn àm*', (my '*Mbom*' has sold me), which seem to indicate that the personal '*Mbom*' is more or less identical with personal fate. But our sources of information about this are difficult to control, firstly because the people who still have a profound knowledge of the ancient religion are not

very numerous, and secondly because a good many of the people who have practised the ancient religion, or who still do practise it, seem to have done and still to do so without thinking about its forms.

However that may be, if it is true that '*Mbom*' represents the proper name of God ('*Nsi*'), the use of this name must be avoided throughout in translation because the Greek does not use a proper name. So '*Nsi nganàpte*' must be used throughout. This being the case, there remains only the possibility of discussing the use of this term (*Mbom*) to translate the proper name '*Jahweh*' in the Old Testament. If '*Mbom*' represents not a proper name but only one of the characteristics of '*Nsi*', that of creator, then there is no objection to the use of '*Mbom*' in these instances.

Since the word '*Mbom*' seems to refer rather to the creation of the human race than to that of the universe, '*Mbommèn*' may be used at Matt. 19: 4 and 1 Pet. 4: 19, whilst when it is speaking of the creator his entire creation, the expression '*Nsi nganàpte*' is to be preferred (Rom. 1: 25 and Eph. 3: 9). Certainly at Rom. 1: 25 there are intrinsic reasons for keeping this expression. Here there is in the Greek a play on words between '*ktisis*' (creation) and '*ktisas*' (creator), a play on words which can only be upheld in translation by using the expression '*nganàpte*' to translate 'creator'.

(*Translated by Janet Peatman*)

BOOK REVIEWS

La Bible, chemin de l'Unité? Cahier N° 1 de la Traduction oecuménique de la Bible, par le Président Marc Boegner, le Cardinal J.-M. Martin, le Métropolite Meletios, P. Bonnard, P. Evdokimov, Y. Congar, et P. Emmanuel. Avant-propos de G. Casalis et F. Refoulé. o.p. Les Éditions du Cerf, Paris 1967, 106 pages; 7.50 Fr. (Aussi publié, en partie sur disque microsillon de 30 cm N° Jéricho 36 à 16, 12 Fr. par l'Association Oecuménique, Paris 7e.)

En 1950 le Professeur Paul Evdokimov écrivait: 'Catholiques, protestants, orthodoxes, nous sommes tous groupés autour de la Bible. La Bible fermée nous unit; dès que nous ouvrons ses pages la Bible ouverte nous désunit'. En janvier 1967 ce même exégète orthodoxe se joignait à ses confrères catholiques et protestants pour célébrer la publication de l'Épître aux Romains, prémices de la Traduction oecuménique de la Bible.

Les responsables de la TOB nous présentent dans leur Cahier N° 1 les allocutions prononcées a cette réunion à la fois solennelle et joyeuse qui eut lieu, comme l'indique le Pasteur Boegner, un peu plus de cent ans après que dans la même salle de la Sorbonne avait été lancée la précédante tentative, mort-née hélas, de produire une version oecuménique française.

Dans leur Avant-propos MM Casalis et Refoulé donnent un aperçu